

HISTOIRE DU ROCK À MARSEILLE

1960-1980

Photo de couverture : © Vincent Costarella, « “Rock” du groupe Quartiers Nord », 1980, www.costarella.net

© Le mot et le reste, 2017.

ROBERT ROSSI

HISTOIRE DU ROCK
À MARSEILLE

1960-1980

LE MOT ET LE RESTE

2017

Note de l'auteur

Le corpus des groupes traités, ou simplement évoqués, au cours de cet ouvrage, s'étend de ceux qui se créent à Marseille intra-muros, des origines du genre (fin des années cinquante et début des années soixante) à l'année 1979.

Les recherches s'étant effectuées essentiellement sous forme d'interviews, il va sans dire que, bien qu'approchée, l'exhaustivité n'est pas ici de mise.

Il en va de même en ce qui concerne l'orthographe des noms propres et notamment des patronymes qui, parfois, peut s'avérer aléatoire.

INTRODUCTION

LE ROCK DÉVALE SUR LA CANEBIÈRE

En 1954, la télévision s'est implantée à Marseille et assure à la chanson une diffusion auprès des jeunes consommateurs. C'est une opportunité pour cette vague de fureur et de révolte venue d'outre-Atlantique puis d'outre-Manche et portée par la jeunesse qui, dès la fin des années cinquante, s'empare de la musique populaire occidentale. Dans la cité phocéenne, l'agence Micol et Gervais tente de s'adapter à ce que l'on appelle déjà le « style anglais » en faisant appel à de jeunes tourneurs afin de répondre aux goûts des nouvelles générations. Une pléiade de boîtes comme l'Arsenal des Galères ou le Soupirail s'ouvre aux groupes locaux tandis que certains bars du centre-ville tels Le Central ou, plus tard, le Garibaldi, servent de points de rencontre et de ralliement aux musiciens. Entre-temps, des techniciens inventifs comme Michel Benedetti réalisent des systèmes d'amplification bientôt adoptés par les artistes les plus confirmés. Le rock dévale sur la Canebière.

Considéré dans un premier temps comme une musique diabolique qui envoûte les corps et les esprits pour corrompre la jeunesse, puis mouvement émancipateur combatif et revendicatif, en France, le rock, dès le début des années soixante, apparaît d'abord comme un nouvel engouement exotique qui ne durera pas plus que toutes les autres manifestations à la mode. Reste que ce phénomène est aussi le premier symptôme notable de l'entrée de la jeunesse comme acteur du paysage musical de l'époque. Incompris des adultes, il se déploie en grande partie sur des thèmes abandonnés par la religion, comme le tabou de la sexualité. Son énergie contestataire résultant de l'envie de changement qui couve dans une partie de la population est à la fois l'expression et le remède au mal-être

de la jeune génération provenant essentiellement de son besoin de reconnaissance.

À Marseille où, dès la fin des années cinquante, apparaissent des bandes rivales de rockers vêtus de blousons noirs et armés de chaînes de vélos, ce grand mouvement d'émancipation, de luttes et d'irrévérence n'a été relaté par les journalistes et chroniqueurs de l'époque que lors du passage dans la cité phocéenne des stars anglo-saxonnes du moment ou pour recopier maladroitement les communiqués envoyés dans les rédactions des quotidiens régionaux par quelques membres de groupes locaux plus avisés que les autres sur le besoin de visibilité de leur formation. Il est par exemple symptomatique que le phénomène ne soit même pas mentionné dans le journal *La Marseillaise* sur toute la durée de l'année 1969, alors que la même année, dans *Le Provençal*, Léo Chirchietti le fait passer par le biais déjà désuet d'une rubrique intitulée « Ces jeunes qui font un orchestre ».

Illustrant le point de vue de la plupart des édiles et des journalistes culturels de cette « grande ville de province », le rock trimbale encore à Marseille son aura de musique de défoulement, de sous-culture, aux paroles insignifiantes et vulgaires, en un mot infréquentable. Comme l'avait exprimé un élu local qui avait tenté de faire reconnaître le genre à la municipalité de l'époque, « Gaston Defferre s'intéresse à la voile, pas au rock ! » Jacques Bonnadier sous-entend-il tout au plus le phénomène, en octobre 1986, dans la revue municipale *Marseille*, à l'occasion de la célébration des « 100 ans de chansons à Marseille » : « 1968. L'insurrection culturelle qui secoue la France se reflète bien entendu dans la chanson et dans le mode de fonctionnement du spectacle. » Plus loin, le journaliste évoque les sons et les rythmes nouveaux récemment importés des pays anglo-saxons, sollicitant les nouveaux chanteurs qui « expriment les préoccupations, les révoltes, les espoirs de leur génération » : « Beaucoup, écrit-il, s'adjoignent des musiciens nombreux dont les instruments électriques sont reliés à des systèmes d'amplification sophistiqués. »

Mais ces musiciens, qui sont-ils ? Que font-ils lorsqu'ils ne se contentent pas d'accompagner des chanteurs ? En juillet 2007,

dans la même revue, Médéric Gasquet-Cyrus semble répondre à l'« intuition » de Jacques Bonnadier. Néanmoins, entendant traiter uniquement de « nouvelle chanson marseillaise », c'est-à-dire une « nouvelle chanson à accent sur des textes d'inspiration marseillaise et provençale », et en faisant débiter la chronologie de son article à partir de l'année 1985, il fait volontairement abstraction de vingt-cinq ans d'activités musicales. Seul François Billard, dans l'ouvrage *Marseille xx^e: un destin culturel*, paru en 1995, déclare que « contre toute attente, Marseille peut se vanter d'avoir eu un rôle très original dans l'histoire du rock », tout en précisant que, clones du rock anglo-saxon oblige, « si l'on s'en tient aux rares groupes qui enregistrèrent quelques disques entre 1955 et 1975 à Marseille, on saura bien peu de chose de la réalité du rock marseillais de l'époque en question. » Adeptes de l'adage « non médiatisé, non existant », les médias nationaux et locaux ont le plus souvent laissé croire qu'au niveau de la musique populaire, Marseille s'est « réveillée » avec IAM. Cela n'a rien d'étonnant lorsque l'on considère qu'il n'y a réellement de culture que lorsque celle-ci correspond à un marché, lui-même forcément lié à une industrie. Moi-même acteur de ce microcosme marseillais, ne m'a-t-on pas rétorqué, lors de démarches avec le groupe Quartiers Nord auprès des maisons de disques à Paris dans les années quatre-vingt, que Marseille « c'est loin ». Peut-être déjà un peu l'Algérie ?

Aussi est-il grand temps de creuser dans ce fourmillement de musiciens qui ont animé la métropole méridionale après ce que certains ont appelé « le trou noir de l'après-guerre », période durant laquelle les grandes salles de spectacles se transformaient, dans le meilleur des cas, en cinémas. Il est grand temps car bon nombre de ces acteurs sont toujours vivants, les souvenirs encore précis, la verve bien présente pour évoquer l'impact de cette révolution musicale universelle dans la cité phocéenne. Ces témoignages sont d'autant plus importants que les documents manquent. La plupart des musiciens n'ont en effet pas pour vocation d'archiver les traces de leurs passages sur scène et le rock est avant tout vécu comme une « pratique de l'instinct et de l'instant ». Il se révèle néanmoins comme une « plaque sensible qui peut dire plus que bien

des matériaux sur des sensibilités, des idéologies, un air du temps culturel ». Aussi, comme le déclarait le journaliste Pierre Magnetto dans un article du journal *La Marseillaise* de juillet 1983, « le rock, ce fait de société apparu avec la seconde moitié de ce siècle, a pour principales résonances les jeunes et la ville. Marseille avec son million d'habitants n'échappe pas au phénomène. Si en apparence il ne s'y passe rien, en réalité c'est toute une vie grouillante plutôt souterraine que l'on peut rencontrer. Alors pourquoi pas se mettre à l'écoute ? »

ROCK'N'ROLL ET YÉYÉS

1960-1965

Si pour certains le rock'n'roll trace son premier sillon fertile au cours d'une journée torride, quelque part dans le Sud profond, le 5 juillet 1954, dans le Studio Sun à Memphis lorsqu'un jeune Blanc gominé de dix-neuf ans, Elvis Presley, enregistre une vieille chanson d'Arthur Big Boy Crudup datant de 1943, « That's All Right Mama », en France, c'est le « Shake Rattle And Roll » de Bill Haley and the Comets, enregistré le 14 avril 1954, qui est le premier rock de l'histoire dans les hit-parades, suivi par « Rock Around The Clock », débarqué dans l'Hexagone en octobre de l'année suivante. En 1956, le trio Boris Vian, Michel Legrand et Henry Cording (*alias* Henri Salvador) et ses Calypso Boys compose des parodies de chansons rock tandis qu'en 1958, Danyel Gérard et Richard Anthony se lancent dans l'adaptation de succès américains. Au début des années soixante, le rock'n'roll français, celui des Chaussettes Noires et des Chats Sauvages, imite Elvis et Gene Vincent. Ce dernier s'est d'ailleurs chargé, avec Eddie Cochran et à l'instar de Marlon Brando, icône du rebelle dans le film *The Wild One* (*L'Équipée sauvage*), et James Dean, éternel représentant de la jeunesse en crise dans *Rebel Without a Cause* (*La Fureur de vivre*), de faire naître l'image du rocker violent et amateur de femmes, portant blue-jeans, T-shirt blanc et coiffure « en banane ».

Marseille ne déroge pas à la règle. Comme ailleurs, selon le cliché, on y fait du rock pour avoir, en prime du succès lui-même, ses attributs : l'argent, la drogue et les filles. Dénué de discours destinés à l'auréoler d'un prestige culturel, le rock'n'roll de la

fin des années cinquante et du début des années soixante, vécu avant tout comme une « expérience sensuelle », n'est donc pas une musique révolutionnaire mais plutôt une autre manière de concevoir la vie qui, face au monde de la violence et de l'inquiétude, oppose le plaisir, le détachement et l'insouciance. Aux motivations purement consuméristes des adultes, il oppose le plaisir d'un temps libre de toute contrainte, sans objectif de rentabilité.

Presque essentiellement masculin, le phénomène coïncide à Marseille avec le début d'une transformation sociale et économique conséquente, notamment symbolisée par la mutation de son port au rayonnement mondial, la désertion des bourgeoisies commerçantes et le délaissement des classes populaires par les pouvoirs publics, la ville apparaissant peu à peu comme une étoile économiquement morte et dont la lumière continue à briller. Ces années correspondent aussi à l'apogée du trafic d'héroïne vers les États-Unis à partir de la France par la *French Connection*, appelée parfois *Corsican Connection*. Les lieux de passages des groupes sont donc souvent associés à ce milieu incontournable de la nuit, de la dope et de la prostitution. Entre engouement réel pour une musique qui décape interprétée par des musiciens venant d'autres horizons et simple nécessité de gagner sa vie en jouant la musique populaire du moment, plusieurs chanteurs et formations se lancent dans l'aventure dès la fin des années cinquante et au tout début des années soixante.

ROCKY VOLCANO

(1960-1962)

Selon certains journalistes, le rock marseillais (plutôt « rock de Marseille ») serait né le 20 mars 1961, à l'occasion de la sortie chez Philips – qui cherche un concurrent à Johnny Hallyday – du premier 45-tours de Rocky Volcano: « Comme un volcan » d'Armand Canfora. Il serait donc le premier chanteur de rock marseillais à avoir atteint une notoriété nationale.

De son vrai nom Jean Joseph Nicolas, Rocky est né à Marseille le 9 décembre 1935, même si sa légende raconte qu'il a vu le jour en 1940 à San Francisco d'une mère californienne *cover-girl* puis pianiste de cabaret et d'un père sicilien, ancien *marine*. En réalité, sa mère est restauratrice et tient le Colisée, au boulevard d'Athènes, tandis que son père, ami de Fernandel et Raimu, est lithographe. Jean est un ancien boxeur qui, selon lui, se serait vite arrêté à force de prendre des « coups sur la gueule ». Il se serait lancé dans la musique sur les conseils de Ray Sugar Robinson qu'il aurait rencontré à Fédala¹, près de Casablanca. « En fait, j'ai voulu chanter très jeune, confie-t-il à Jean Chalvidant et Hervé Mouvet. À dix-sept ans, j'ai commencé à tourner dans les revues italiennes de music-hall, avec le comique Toto. Puis j'ai intégré une école de chant à Marseille, dirigée par une pianiste, Mado Fanceli, qui fut la première fiancée d'Yves Montand, qui travaillait alors à l'usine de sucre Saint-Louis. Ensuite, j'ai tiré quatre ans de guerre d'Algérie, au 1^{er} commando 501 de l'Air. J'ai fini chanteur de la base aérienne de Telergma, dans le Constantinois, parce que j'en avais marre d'aller au casse-pipe. »² À la fin des années cinquante, il court les cachets à Tanger, Dakar, Rome et Milan avant de

1. Aujourd'hui Mohammedia.

2. Jean Chalvidant et Hervé Mouvet, *La Belle Histoire des groupes de rock français des années soixante*, Lanore, 2001, p. 159.

revenir à Marseille et de se marier. Entre-temps, il a monté un groupe, Jean Nicaud and his Rock's Boys. En 1960, il tente sa chance à Paris où il rencontre, place Pigalle, les jumeaux Jaillard, René à la guitare et Alain au piano, Antonio Rubio à la contrebasse¹ et le batteur Franco Manzeki, avec la ferme intention de faire du rock'n'roll. Il fait ensuite appel en vain à Léo Missir, Marseillais, directeur artistique de l'écurie Barclay, puis à Jacques Plait, de chez Philips, avant d'être auditionné au Blue Note, 27 rue d'Artois². Le chanteur se voit alors signer un contrat de trois ans et débaptiser son pseudo en « Rocky Volcano », nom de scène aux consonances italo-américaines, ainsi que celui de son groupe, reconverti en Rock'n'Rollers. Selon Claude Djaoui³, c'est entouré d'un groupe de jeunes musiciens inconnus, qu'il participe, sans doute au cours de l'année 1960, à un festival en région parisienne où il « casse la baraque ». Déchaîné, il déchire sa chemise sur scène et finit torse nu. La presse s'intéresse tout de suite à lui. *Match* lui consacre presque une double page⁴. « L'homme au hoquet ravageur » que François Billard appelle l'« un des plus grands méconnus du rock français, un des plus sauvages aussi »⁵, chante, raconte Henri Sanchez⁶, « avec l'accent pied-noir et des sanglots dans la voix », « une espèce de rock teinté de Tino Rossi et de Georges Guétary », ce qui lui donne un « côté rigolo et un peu kitch »⁷. Le 28 avril, il fait un tabac lors de son passage à l'émission Discorama, de Denise Glaser. Le 25 août, au Vieux-Colombier de Juan-les-Pins, il participe à la première Coupe du Monde de Rock'n'roll

1. Celui-ci rejoindra plus tard Johnny Hallyday.

2. Club de jazz ouvert en juin 1958 sur le lieu de l'ancien club de jazz Le Ringside, fondé par Sugar Ray Robinson.

3. Guitariste de jazz marseillais, il a accompagné Rocky Volcano, puis Johnny Hallyday de 1962 à 1965.

4. Interview de Claude Djaoui, 2006. (Toutes les interviews ont été effectuées par l'auteur).

5. François Billard, « Raccati for Two (Scotto Voce) », in Gian-Carlo Fusco, *Marseille xx^e: un destin culturel*, Via Valeriano, Marseille, 1995, p. 85.

6. Chanteur du groupe Why Not de 1965 à 1967.

7. Interview d'Henri Sanchez, 2006.

aux côtés de Micky Amline, de Dany Boy et les Pénitents, des Chaussettes Noires, des Chats Sauvages¹, des Fantômes, de Jean-Pierre et les Rebelles, de Franckie Jordan, de Rocky Roberts et les Airlades et de Vince Taylor et ses Play-boys². Il s'attache alors les services de ses deux copains marseillais : le batteur Jean Rostand et le guitariste Claude Djaoui.

Né en 1936, Claude est venu à la musique sous l'influence de Django Reinhardt. Il apprend la guitare, à l'âge de seize ans, avec des Gitans qu'il fréquente en empruntant occasionnellement une guitare à cordes métalliques de très mauvaise qualité. Plus tard, il accompagne un Corse dans un bar du quartier de l'Opéra, le futur Au son des guitares, qui s'appelle alors La Crêperie parisienne, où de vieux Corses jouent régulièrement de la guitare. Afin de parfaire sa technique de l'instrument, ce guitariste lui conseille d'écouter des disques, notamment ceux de Tal Farlow³, n°1 aux USA dans les années cinquante. Après avoir trouvé un vinyle de cet artiste, Claude



Rocky Volcano en 1962

se met à relever peu à peu toutes les parties de guitare du disque. Il part à l'armée en 1957 en Algérie. Mais son frère, qui fait la ligne maritime Marseille-Alger, lui apporte sa guitare avec un petit ampli. Cantonné en dehors d'Alger où résident des parents à lui et où il se rend quand il le veut, il se sent chez lui. On le recommande au

1. Dick Rivers et sa bande remportent cette première édition. (Christophe Deniau, *Le Rock à l'endroit, Une histoire des lieux du rock en France*, Le mot et le reste, 2013, p. 20).

2. Les années rock & twist 1960-1964. www.jukeboxmag.com/images/magazines/pages/329_p57.pdf

3. Guitariste de jazz américain né le 7 juin 1921 à Greensboro, en Caroline du Nord, décédé le 25 juillet 1998.